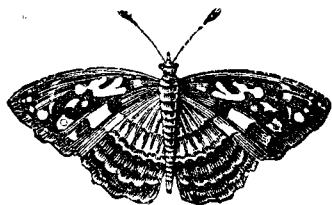


Ce journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine.

LE PAPILLON,

JOURNAL DES THÉÂTRES.



LE MOUCHOIR.

Lorsque la lune se montre à l'Orient avec un disque pur, large, brillant de sa blancheur métallique, en plein azur, au-dessus des flots de la Méditerranée, d'une teinte si molle; lorsque la brise du soir vous amène un de ces nuages invisibles et diaphanes, tout parfumés, qui traversent si souvent l'Archipel grec; c'est quelque chose d'admirable qu'une pipe de Pylos, bien chargée de tabac de Nama, avec un feu ardent, les souvenirs de la patrie, les idées du retour, les pensées du repos, la causerie d'un ami et une frégate qui fend avec coquetterie cette mer toute parsemée d'îles et si gracieusement bordée de belles côtes.

Il y a de quoi donner des vertiges de bonheur, même à un aspirant de marine.

Mais pour le navigateur, il existe une image épouvantable et qui vient empoisonner ces douces joies que fait toujours naître l'approche du rivage. Le calme, la tempête, les combats, la défaite, l'esclavage, la révolte d'équipage, les redoutables fléaux des maladies d'Orient ne sont rien auprès de cette destinée pesante et inévitable qui apparaît entre le sol natal et vous; le lazaret et la quarantaine sont plus affreux que la mort.

Le lazaret, c'est l'ennui, c'est le désir éteint, c'est l'espérance anéantie, c'est le dégoût et la longue impatience; le lazaret, c'est une main de fer et de plomb qui vous tient arrêté devant tous les objets

de votre envie, et qui, en face de vous, sous vos yeux, prélève et les premiers baisers et les premiers signes de revoir, et les premiers élans du cœur; le lazaret, c'est un tyran qui vous ravit les prémices de tous les plaisirs que vous avez appelés.

Il faut avoir été jeune, ardent, avec un premier amour et une première course sur mer, pour apprendre à bien maudir le lazaret. Un officier de la santé qui hèle un navire, au moment où il va toucher à la rive, qui visite les hommes et les malles, les corps et les ballots, et condamne froidement des pères, des époux, des fils, des frères, des amans, à quinze jours, trente jours ou quarante jours de séparation, à dix pas de ce qu'ils aiment et de tout ce qui les aime; un officier de la santé qui vous déclare hors de l'humanité, repoussé par vos semblables, objet de crainte et peut-être d'horreur, pendant trois semaines, exerce sur vous un abominable despotisme.

Oh! que ma dernière quarantaine fut un accablant fardeau! Mais Léon, mon ami de navigation, et qui ne songeait qu'à la femme à laquelle il apportait son brevet d'aspirant; combien de fois il maudit le lazaret, la quarantaine, la patente brute et messieurs de la santé!

C'est que le lazaret de Marseille est peut-être ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde.

La peste régnait en Orient. Que nous faisait la peste à nous qui au-delà du môle contemplions tous les soirs les fenêtres de deux chambres dont l'inté-

ricur se montrait sous nos regards, comme ces tableaux que les rêves font la nuit danser et voltiger devant l'imagination endormie ?

Et il nous fallut subir pendant trente-neuf jours le supplice et l'agonie du lazaret.

Le lendemain devait nous jeter dans Marseille, comme des denrées vérifiées, essayées et non suspectes.

Que cette dernière nuit était brûlante ! Léon me regarda, je regardai Léon ; puis nos yeux se tournèrent ensemble vers les deux fenêtres, parées de vives lumières qui devaient luire jusqu'au jour.

Bientôt une barque nous reçut ; sa double rame frappa silencieusement le flot. Après cela il fit nuit dans les deux chambres si étincelantes quelques instants avant, et on n'y entendit plus, après quelques cris étouffés, que le bruit de tendres caresses, échangées avec ardeur et avec précaution.

Le jour n'avait pas paru encore, lorsque la barque discrète nous ramena à la poupe du navire, et nous laissa regagner la triste prison qui ne devait s'ouvrir pour nous que dans quelques heures.

Ainsi donc, c'était après trente-neuf jours de résignation, de tourmens et d'émotions brûlantes et étouffées que nous avions rompu le ban du lazaret, à l'aide de deux matelots dévoués, fidèles, impatiens et amoureux comme nous.

A dix heures, les officiers de la santé vinrent à bord ; ils déclarèrent notre quarantaine finie ; ils nous accompagnèrent à terre.

Au moment où Léon s'élançait sur le port, une femme se jeta dans ses bras ; elle le couvrit de baisers, puis elle essuya son front tout ruisselant de sueur avec un beau mouchoir de Smyrne et elle s'écria l'imprudente : « Tiens, Léon, voici ton foulard que tu as oublié hier !

— Hier ! répéta l'inspecteur en chef de la santé.

On arrêta Léon ; il avoua les faits de la nuit, et à quelques jours de là, on put voir sur l'esplanade, un jeune officier, les yeux bandés avec le riche mouchoir, devant un piquet de soldats de marine ; une jeune fille se roulait sur le sable ; elle se tordait les mains avec des cris et des larmes que personne ne songeait à faire cesser.

On entendit une détonnation ; une famille en deuil vint réclamer un cadavre défiguré.

Et l'on avait exécuté la terrible loi qui punit de mort celui qui enfreint la proscription et l'exil du lazaret.

GRAND-THEATRE.

MM. LECOMTE ET DUPREZ

L'orage a passé de la cité sur la scène. Les hostilités, commencées depuis long-temps, ont été reprises mardi à la représentation de *Marguerite d'An-*

jou. C'est à travers le tumulte et des colloques échangés de part et d'autre que les deux premiers actes de l'œuvre de Meyer-Beer ont été vainement attaqués par l'orchestre de M. Crémont. Les sifflots sont allés *reforzindo*. La toile est tombée sur l'injonction du commissaire, et le public s'est retiré. La guerre est déclarée au cumul. M. Duprez a été prié de rester dans sa spécialité, la comédie, et d'abandonner à d'autres l'emploi de *Trial* dans l'opéra, et celui de mime dans le ballet. *Ne forçons point notre talent*, a dit Lafontaine. M. Duprez connaît son Lafontaine ; nous ne lui dirons pas l'autre vers. Mais il est difficile qu'un artiste, de quelque mérite qu'il soit d'ailleurs, puisse suffire à tant de genres qui demandent chacun des études particulières. La comédie réclame à elle seule tous les soins de M. Duprez.

Craignant sans-doute que l'emploi de ténor ne nuise aux travaux du directeur, et que les travaux du directeur n'absorbent trop le chanteur, le public demande que M. Lecomte pourvoie à son remplacement comme artiste. Le moment n'est pas très-opportun pour trouver un ténor digne de notre scène, et la position de M. Lecomte devient de jour en jour plus difficile. La marche du brillant répertoire que nous promettait l'affiche se trouvera nécessairement entravée. *La Dame du Lac* que nous avons pu à peine apprécier au théâtre provisoire, nous aurait apparu avec le concours de M^{mes} Derancourt, Vadé-Bibre et M. Gustave Blès. M. Lecomte, en possession du rôle qu'il a créé à l'Odéon, aurait complété cet ensemble. Espérons qu'un arrangement à l'amiable réunira les deux parties belligérantes, surtout si, comme l'annonce M. Lecomte, il n'a pas dépendu de lui que nous n'ayons sur notre scène lyrique MM. Montdonville et Duprez, le frère de notre comique, auquel il aurait été offert jusqu'à 36,000 fr.

Voici les ouvrages que la direction se propose de monter :

OPÉRAS NOUVEAUX :

Lestocq, de MM. Scribe et Auber. — *La prison d'Edimbourg*, de Carafa. — *Moïse*, de Rossini. — *La Médecine sans Médecin*, d'Hérold. — *Le Pirate*, de Bellini. — *Le Croisé en Egypte*, de Meyerbeer.

OPÉRAS REMIS :

Othello, de Rossini. — *Wallace*, de Catel. — *Guillaume Tell*, de Rossini. — *Le Siège de Corinthe*, de Rossini. — *Iphigénie en Aulide*, de Gluck. — *Leicester*. — *Léocadie*. — *La Neige*. — *OEdipe*. — *Les Noces de Figaro*.

DRAMES :

Clotilde. — *Marion Delorme*. — *Les Mal-Contents*.
Trois ballets nouveaux et des reprises : *Flore et Zéphyre*, et autres.

C'est en l'absence du gérant du *Papillon* et à son insu, qu'une lettre sur les débuts du théâtre de Mar-

seille, a été insérée dans le numéro du 1^{er} juin. Dix exemplaires en effet ont été demandés, et c'est à ce nombre que se borne la *large distribution* faite à Marseille, et dont il est question dans la lettre envoyée au *Journal du Commerce*. Le gérant a senti plus vivement encore les inconvénients de sa captivité à la lecture de cet article, et il en laisse toute la responsabilité à son auteur. Il n'est jamais entré dans son cœur de faire servir son journal à de petits ressentiments ou à des personnalités indignes de lui. Voici la lettre qu'il a adressée à ce sujet à M^{lle} Adèle Patrat :

Mademoiselle,

La détention que j'ai subie pendant un mois, comme imprimeur du *Précurseur*, m'a rendu involontairement solidaire d'une injustice et d'une inconvenance à votre égard ; je me hâte de les réparer. Si j'avais eu connaissance de la lettre que M. Eugène de Lamière a remise dans nos bureaux avec recommandation de l'insérer au plutôt et de lui en garder dix exemplaires, je ne l'aurais point accueillie dans les colonnes du *Papillon* ; je n'aurais eu qu'à consulter mes souvenirs pour voir quelle foi on devait ajouter au jugement porté sur vous. Je me dois à moi-même autant que je dois à votre talent, l'explication que je viens de vous donner ; elle vous révélera peut-être le mot de l'énigme.

Voici dix exemplaires du numéro de ce jour. Veuillez lui donner la même publicité qu'ont obtenu les autres numéros du *Papillon*.

Agréez, M^{lle}, l'expression de mes regrets.

Le propriétaire-gérant du *Papillon*,

LÉON BOITEL.

SUICIDE ASSEZ EXTRAORDINAIRE.

On lisait dans la Gazette des Tribunaux des 2 et 3 Juin :

« Ces jours derniers une femme de soixante ans environ, s'est empoisonnée, Allée des Veuves, aux Champs-Élysées. Les circonstances de ce suicide sont assez extraordinaires. Pour accomplir son funeste dessein elle avala une bouteille d'eau de javelle ; mais ce breuvage ne produisant pas l'effet qu'elle en attendait, cette infortunée saisit un rasoir, se coupa les deux jambes jusqu'à l'os au dessus de la cheville du pied, puis les deux poignets et termina sa douloureuse existence par une large coupure à la gorge, et expira bientôt baignée dans le sang qui coulait à grands flots, dans toutes les pièces de son logement. »

Bien que la Gazette des Tribunaux raconte cette fois avec un sérieux qui ne lui est pas habituel, nous aimons à croire qu'en retraçant les circonstances assez extraordinaires de ce suicide, elle son-

geait encore à rire. En effet, admettons avec cette feuille que l'on puisse avaler impunément un litre d'eau de javelle ; permettons à l'infortunée sexagénaire de se disséquer bravement les deux jambes jusqu'à l'os ; laissons l'une de ses mains furieuses couper l'autre, dans l'articulation du poignet. Tout cela n'est guère probable ; toutefois, avec un peu de bonne volonté et la foi aidant, on peut y croire. Mais si l'une de ses mains est amputée ou du moins hors de service, expliquez-nous, de grâce, comment elle s'y sera prise pour faire subir la même opération à sa seconde main ? Cette femme était-elle donc trimane ou, si mieux vous aimez, avait-elle trois mains ? Et cette troisième main, dont nous supposons l'existence, ne devient-elle pas absolument indispensable pour que cette femme se donne le singulier plaisir de s'ouvrir la gorge après s'être coupé jambes et bras ?

A ceux qui ont pris au sérieux le récit de la Gazette, nous rappellerons une anecdote non moins remarquable et surtout non moins vraie :

« Un garçon boucher, voulant un jour raccourcir le manche d'un gigot, prend sa main pour le tibia du mouton, et s'inflige par mégarde le châtimement autrefois réservé aux parricides. A l'aspect de son bras mutilé, le malheureux ne prenant conseil que de son désespoir, saisit de nouveau le perfide instrument et de la main qui lui reste se coupe l'autre. »

A la vérité la chronique ne dit pas que le sang coula à grands flots et inonda le théâtre de l'événement ; elle ne dit pas non plus s'il lui prit fantaisie de se couper en sus la gorge et les deux jambes jusqu'à l'os ; aussi l'ignorance où elle nous laisse à cet égard nous fait-elle un devoir de reconnaître que l'histoire de la Gazette est bien plus extraordinaire que la nôtre.

LA BOURSE OU..... LE CHAPEAU.

Je vais vous dire la chose, non de la tête aux pieds, mais de la tête aux mains. Si les demoiselles de boutique s'en offensent, je m'en lave le coude. C'est la mode en Turquie. Je suis Turc en diable. Vous allez voir.

J'avais un chapeau ; il n'y a rien de plus commun que d'avoir un chapeau, si ce n'est d'avoir une casquette, si ce n'est d'avoir une calotte grecque, si ce n'est de n'avoir ni calotte grecque, ni casquette, ni chapeau.

J'avais donc un chapeau, véritable chapeau de castor, venu en droiture du Canada où les naturels du pays se promènent tête nue. Mon chapeau m'avait coûté 28 francs chez Delavigne, mon chapelier, lequel demeurait autrefois rue des Capucins. Je ne sais ce qu'est devenu mon chapelier, il fait peut-



être des mélodrames. C'est possible. Il retappait admirablement les chapeaux.

Or, mon chapeau était tappé et retappé sur les coins de mon oreille, comme un casseur d'assiettes et de chapeaux que je suis. C'était vraiment un beau chapeau que mon chapeau.

Je l'ai perdu en me chaussant les mains. Car les mains se chaussent. La main est le pied du bras, de même que le pied est la main de la jambe. Ceci est physique.

Quand j'ai un chapeau, il me semble que je suis mal coiffé si je n'ai pas de gants; le dimanche surtout.

C'était dimanche, hier; il y a un jour à peine. Je me rappellerai cette histoire toute ma vie.

Je me dis: J'ai un chapeau et je n'ai pas de gants; cela n'est pas juste. Mes mains sont jalouses de ma tête. Il faut contenter tout le monde. Achetons des gants.

Je crois que j'aurais mieux fait de laisser mes mains chez moi.

Enfin, j'entre dans la galerie de l'Argue. C'est mon passage choisi. Je m'y délecte à regarder l'heure au cadran, ou les acteurs de M. Lecomte sur l'affiche.

Par hasard, ce jour-là, j'avise une boutique de lingère, la boutique de M^{me} D***, je pense. Si ce n'est ce nom-là, c'en est un autre. Je dis *par hasard*, je dirais mieux *par besoin*, car j'avais besoin d'une paire de gants. C'est un malheur qui peut arriver au plus honnête homme.

— Madame, dis-je, (notez que je salue profondément, suivant ma coutume, et que suivant ma coutume encore je dépose mon chapeau sur le comptoir. Ne perdez pas de vue mon chapeau, je vous prie.) Madame, dis-je, à l'aimable lingère (Toutes les lingères sont aimables.) Madame, je voudrais une paire de gants?

— Des gants glacés, des gants de soie, de coton, de filoselle, de peau de castor, de peau de daim, de peau de chat, de peau de chagrin, des gants cousus, décousus, à la mécanique?

— Des gants, madame.

On m'en apporte un paquet, deux paquets, dix paquets. J'ai des gants jusqu'au cou. Pour m'en débarrasser j'en veux essayer une paire: trop longue. Une autre paire: trop courte. Une autre paire: trop étroite. Une autre paire: trop large.

— Madame, désolé, mais je ne trouve pas une seule paire qui me convienne.

— Mais, monsieur, vous avez essayé tous mes gants, avachi tous mes pouces, et fait craquer tous mes doigts.

— Désolé, excessivement désolé. Que voulez-vous, je ne peux pas me faire faire une main tout exprès pour vos gants.

— Et moi, monsieur, je ne peux pas faire faire mes gants tout exprès pour vos mains.

— Infiniment juste, madame. Je vous salue.

Cela dit, j'étends ma main ingantée pour prendre mon chapeau de castor. La dame D***, plus alerte que moi, s'en empare, et me dit: Monsieur, il faut que vous m'achetiez une paire de gants, ou je ne vous rends pas votre chapeau. — Mais, madame! — Mais, monsieur! — Voulez-vous me rendre mon chapeau? — Voulez-vous m'acheter une paire de gants? — Vos gants ne me conviennent pas! — Votre chapeau me convient!

Je me fâchai; l'aimable lingère s'emporta. Je la menaçai; je crois qu'elle me battit. Dans la dispute, mon chapeau roula, et fut emporté par un chien. Je courus après le chien jusqu'à la place des Jacobins. Quand j'arrivai, le chien finissait de manger mon chapeau. Je trouvai la plaisanterie fort bête. De colère, je tuai le chien. Il ne me reste plus pour toute consolation que de me faire faire une casquette de loutre et une paire de gants de castor avec sa peau.

On lit dans l'écho de Bruxelles:

M. Rognon, commissaire de police de la ville de Lyon, vient d'être *embroché* à la croix d'honneur pour sa belle conduite dans le sac de cette ville.

— Une femme de 65 ans et son fils se sont asphyxiés, il y a quelques jours, à Paris. Ils avaient fait sortir leur chat de l'appartement, et placé leur perroquet dans une pièce où il n'avait rien à craindre de la vapeur du charbon.

— Le *Charivari* vient de mettre en loterie une lettre fort curieuse, écrite de la propre main de M. Viennet, le chantre des mules, par laquelle cet honorable poète réclame la voix de M. Andrieux pour son élection à l'Académie Française, et déclare que s'il a consenti à se tenir à part pour laisser passer M. de Pongerville, son âge ne lui permet plus ces sortes de complaisances.

— L'Académie impériale des sciences de Russie vient de publier une disposition du testament du général d'artillerie, Araktschijen, par laquelle le testament fonde un prix de 50,000 roubles, pour l'auteur de la meilleure histoire du règne de l'Empereur Alexandre. L'ouvrage ne pourra être composé que cent ans après la mort de l'Empereur Alexandre, c'est-à-dire en 1925. L'auteur devra être un sujet russe.

A louer de suite, rue des Capucins, n° 3, un bel APPARTEMENT, au 1^{er}, sur le devant, composé de six pièces, pouvant servir à des comptoirs ou bureaux. Le propriétaire se charge des réparations que le locataire exigerait. S'adresser chez l'orfèvre.

Nous prévenons les personnes qui voudraient avoir des numéros séparés du Papillon, qu'elles pourront s'en procurer au cabinet de lecture, passage du Grand-Théâtre, chez M. Babœuf et chez M^{me} Gaury.